

Écrire contre l'usure de l'histoire

François Paré

Numéro 132, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40828ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, F. (2006). Compte rendu de [Écrire contre l'usure de l'histoire]. *Liaison*, (132), 65–65.

Écrire contre l'usure de l'histoire

FRANÇOIS PARÉ

LE CINQUIÈME RECUEIL de poèmes de Michel A. Thérien nous invite à remonter — comme vers la source d'une rivière au parcours sinueux — à l'origine du peuplement français sur le continent nord-américain. Moins l'évocation d'une destinée individuelle, le poème relate sur un mode collectif l'arrivée exemplaire des voyageurs européens et s'inscrit comme acte de parole dans leur descendance spirituelle. Aujourd'hui, les traces vives de cette première présence continuent d'affleurer par le biais de la toponymie des cours d'eau et des villages et par la survivance des collectivités canadiennes-françaises, héritières des « rugueux reliefs » de cette terre. Le poète recense le débarquement et l'implantation des premiers marins « venus de Brouage » jusqu'à « l'outre-rive de l'Outaouais » (p. 28). Ce voyage initial et ces « mers traversées » s'offrent comme une invitation à retrouver la ferveur des commencements, car « la terre brûle en nous / quand la poésie / en attise la flamme » (p. 47). Or, ce voyage n'aurait eu aucun sens, n'eût été du combat difficile sur plusieurs siècles pour maintenir la langue des découvreurs. C'est à l'aune du français que la poésie mesure aujourd'hui son efficacité et sa portée sociales.

L'écriture « à rebours » cherche ainsi à faire revivre les « forces nues » qui ont animé les nouveaux arrivants. La poésie se nourrit justement de cette antécédence. Elle est liée à l'histoire dont elle convoque l'énergie vitale plutôt que le récit des événements. Dans la suite poétique intitulée « La parole », Thérien rappelle l'effacement progressif de la présence française assimilée à l'anglais. Cette « lutte / contre les marées / envahissantes » (p. 44) n'est nulle part plus visible que sur les rives de l'Outaouais où il semble certains jours que le combat soit perdu d'avance. Malgré ce sentiment de défaite, Thérien voit en la poésie une arme pérenne contre le découragement. Parce qu'elle permet une remontée aux origines, l'écriture déclenche un retour au « premier mot », jette sur la page une « amarre » qui puisse mettre un terme à la dérive et à la perte. En même temps, on ne peut nier ses assises pessimistes, car elle s'érige à même un fort sentiment d'échec, le poète doutant souvent de la portée de son héritage linguistique.

Dans ce recueil, il ne reste plus guère de trace de l'éloquence amoureuse qui avait marqué jusque-là la poésie de Michel A. Thérien. L'amant ne s'est pas tout à fait éclipsé, mais sa quête, historiquement construite, se double maintenant d'un militantisme enraciné dans la nostalgie. Le symbolisme de la rivière continue d'être au centre de l'espace fluide où évolue le sujet poétique; cependant, *J'écris à rebours* souligne son opacité, sa « densité boueuse » (p. 61), son tarissement éventuel. Rien de l'exubérance quasi hyperbolique des

recueils antérieurs ne semble subsister. Rien non plus de leur luminosité envoûtante.

Dans « Poème de l'outre-rive », Thérien renouvelle une dernière fois sa confiance en la pérennité des mots. Le temps devient l'objet central de tout questionnement identitaire. Comment donc parvenir à durer? Où trouver le principe contenu dans les vestiges qui nous sont offerts? Le poème oscille entre l'expression d'une quête philosophique de l'origine et la dénonciation de l'oppression linguistique dont les rives de l'Outaouais témoignent:

aujourd'hui
sur les grèves de nos retours
au seuil de nous-mêmes
nous réclamons la juste part
du soleil levant
matins rompus
dans la vallée des rives
qui nous habitent (p. 81)

Ces textes militants surprennent chez Thérien, car ils évoquent l'imaginaire franco-ontarien de la frontière, de la mine, de l'exil et du cri. On croit alors retrouver les « cris rauques » qu'annonçaient trente ans plus tôt les poèmes de Jean Marc Dalpé :

nous sommes du cri et du hurlement
de la meute et du sauvage
vos voix
qu'on les entende (p. 86)

Le puissant appel du poète restera sans réponse pour l'instant, puisqu'il s'abolit et disparaît dans les derniers contreforts du recueil. On reste tout de même frappé par le surgissement d'une thématique identitaire — celle des « bâtisseurs de l'arrière-pays » — qui, dans l'écriture de Thérien, était demeurée jusqu'à maintenant largement absente.

Dans sa préface, Andrée Lacelle souligne à juste titre la nouveauté chez Michel A. Thérien de cette « blessure » de la parole en milieu minoritaire qui « appelle à la vigilance » (p. 12). Il est vrai que le pont entre le sujet et sa collectivité donne lieu à une écriture plus enracinée et plus tendue vers ses fins. Du même souffle, la célébration de l'héritage français confère à cette œuvre des contours assez prévisibles que les manipulations stylistiques n'arrivent pas à rehausser. ■

François Paré est professeur titulaire et directeur du Département d'études françaises de l'Université de Waterloo. Son prochain ouvrage, Le Fantasma d'Escanaba, paraîtra cet automne chez Nota bene à Québec.

